

## « Il faut que ces filles-là soient folles »

Élisabeth Nardout-Lafarge

Number 309, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nardout-Lafarge, É. (2015). « Il faut que ces filles-là soient folles ». *Liberté*, (309), 78–79.

# « Il faut que ces filles-là soient folles »

ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

C'EST peut-être d'abord l'étonnante résistance qu'il leur a fallu pour parvenir jusqu'à nous qui rend si précieuses les lettres de Marie de l'Incarnation. En plus de la manipulation de ses textes et des récupérations de la figure de l'ursuline, leur écriture elle-même semble s'être arrachée à tout ce qui la contrariait. Où Marie de l'Incarnation trouve-t-elle le temps et l'énergie d'écrire toutes ces lettres, alors qu'elle tient à bout de bras un « couvent » dans deux pièces, lave, nourrit et éduque les petites Amérindiennes qu'on lui confie, apprend leurs langues, fait face au dénuement, à l'incendie, aux épidémies, et négocie les règles que les hommes d'Église établissent pour les couvents de femmes ?

Guy-Marie Oury évoque « la corvée harassante » de la correspondance et en souligne l'hétérogénéité : commandes et sollicitations diverses, comptes-rendus des activités et des dépenses, mais aussi réflexions et conseils spirituels : « Les nuits y passent », écrit-il en citant l'ursuline. Certes, le père Lejeune, décrivant l'encre qui gèle et la boucanne de la maison longue qui menace de l'asphyxier et l'oblige à se tenir accroupi, ne bénéficie pas de conditions des plus confortables. Mais ses Relations, comme celles des autres missionnaires, sont sollicitées et attendues par sa congrégation, tandis que les écrits de Marie de l'Incarnation s'autorisent plutôt des nécessités du monastère et des demandes pressantes de son fils. La dimension *privée* s'y révèle par hasard, échappe en quelque sorte à celle qui s'est « anéantie » en Dieu. La lecture, souvent aride, contrainte au va-et-vient entre les lettres et les notes qui les contextualisent, rencontre tout à coup, au détour d'une page, la femme aux prises avec une vie à laquelle seul son sens de l'abnégation la préparait.

L'épreuve commence dès l'arrivée à Tadoussac, alors qu'après trois mois de

traversée, entre mal de mer et peur de mourir, des femmes épuisées s'entassent sur le *Saint-Jacques* dans la moiteur de l'été 1639. Cécile de Ste-Croix raconte : « Et, comme il n'y avait pas moyen, et à cause de la puanteur et de la chaleur de la molue [sic] échauffée, de demeurer plus longtemps, toute une partie était contrainte de demeurer sur le tillac, à la pluie, qui était lors fort importune, et la nuit aussi bien comme le jour. » Si, dans les lettres, il est toujours question de Dieu, le « Cher Époux » qui commande et justifie tout, Marie de l'Incarnation n'épargne pas à ses correspondants les plus proches, son fils, sa nièce, les ursulines de Tours, les détails très concrets de son existence : « L'on met cinq ou six bûches à la fois – car on ne brûle que du gros bois – et avec cela, on se réchauffe d'un côté et de l'autre, on meurt de froid. » Les difficultés quotidiennes, innombrables, sont pour elle,

« Nous avons eu trois grandes séminaristes [...]. Elles s'appellent Anne-Marie Uthirdchich, Agnès Chabvekveche, Louise Aretevir. »

à l'égal des catastrophes, comme l'incendie du couvent, et des drames, comme le martyre du père Jogues, des épreuves envoyées par Dieu qu'elle accueille, auxquelles elle se soumet sans révolte mais non sans l'angoisse d'en être indigne.

Dans son essai, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan*, Patricia Smart résume cet héroïsme modeste des premières religieuses : « Le martyre dont elles avaient

rêvé en France se réalisait, non pas dans l'affrontement de la mort et dans le danger des grands espaces qui caractérisaient l'aventure masculine en Nouvelle-France, mais plutôt dans les petites souffrances quotidiennes et intimes. » Un aussi total abandon à Dieu et l'absolu renoncement à soi qu'il suppose ne sont-ils pas devenus incompréhensibles aujourd'hui ? Peut-être l'étaient-ils déjà à l'époque, comme le laisse penser la réflexion que Marie de l'Incarnation prête à « l'homme de qualité », qui voit les religieuses en vêtements de nuit, priant dans la neige devant leur couvent en flammes : « Il faut que ces filles-là soient folles. » *Folle de Dieu* est aussi le titre du documentaire que Jean-Daniel Lafond consacre à Marie de l'Incarnation en 2008, le mot signant la radicale étrangeté des mystiques à nos yeux contemporains. Or, Marie de l'Incarnation demeure lucide sur la démesure de son entreprise et le sacrifice réside peut-être là : ne pouvoir faire que peu et continuer pourtant. Ni l'introspection inlassable de son « indignité » ni les conditions hostiles auxquelles elle a consenti ne l'empêchent de saisir et de partager les joies qu'elle éprouve auprès de ses « néophytes ».

On est frappé par le souci qu'elle a de leur donner un nom, prénoms chrétiens et noms amérindiens que la conversion divise et relie aussi, tant bien que mal. En janvier 1640, elle écrit : « Marie Négabamat devient tous les jours plus accomplie », et, le 15 septembre 1641, « Quand j'entends parler le bon Charles [Meiackkaouat] Montagnais, Pigarouich, Noël Negabamat et Trigatin, je ne quitterais pas la place pour entendre le premier prédicateur d'Europe. » Comme les jésuites, Marie de l'Incarnation fournit parfois aux bienfaitrices françaises des chiffres susceptibles d'encourager leurs dons et leur appui : « L'on a baptisé plus de douze cents personnes. » Mais le plus souvent, elle transcrit les noms de ses élèves qu'elle individualise et fait exister : « Nous avons eu trois grandes séminaristes [...]. Elles s'appellent Anne-Marie Uthirdchich, Agnès Chabvekveche, Louise Aretevir. »

Au fil des lettres s'esquissent des destins. Ainsi de l'histoire inachevée de la « petite Thérèse », une jeune Huronne pour qui elle éprouve une affection manifeste, « emmenée captive » avec le père Jogues par les Iroquois en 1642. Le 10 septembre 1646, Marie de l'Incarnation écrit que le père Jogues, de retour auprès des Iroquois, doit verser pour elle « la rançon que nous

envoyions [...] non précisément en forme de prix, parce qu'on était obligé de nous la rendre par le traité de paix, mais pour payer sa dépense à ceux qui l'ont nourrie ». Mais l'année suivante, Isaac Jogues est tué, et la paix conclue avec les Iroquois brisée. On perd de vue Thérèse, quelque part le long

de la Rivière Mohawk. Les noms fragiles des converties, fidèlement consignés par Marie de l'Incarnation, nous parviennent comme une sorte de mémorial, modeste et troué, témoignage rare et précieux de la rencontre humaine hors du commun qui a eu lieu malgré tout. **L**

## Être à côté de soi

PIERRE NEPVEU

**O**N NE PEUT lire Marie de l'Incarnation sans éprouver la certitude qu'il se passe là un événement majeur, hors du commun. Cet événement, j'en ressens la force tout au long de ma relecture des deux *Relations*, celle de 1633, écrite en France, et celle de 1654, rédigée à Québec, qui constituent l'essentiel du récit autobiographique de la religieuse ursuline (bien que sa correspondance soit aussi très riche à cet égard). L'événement dont je parle n'est pas un fait ponctuel, c'est l'ensemble d'un parcours à la fois biographique et littéraire – le déroulement d'une pratique extrême de la vie intérieure, et d'une vie qui se dit, qui se raconte jusque dans ses profondeurs obscures et souvent impudiques, à même cette incessante contradiction qui consiste à parler de soi, à se mettre à l'avant-scène, tout en ne cessant de se dire nulle et d'une totale indignité.

Je vais l'avouer d'emblée : même si j'ai beaucoup de gratitude pour ceux et celles qui ont fait mon éducation, je leur en veux de ne m'avoir à peu près rien dit de cette femme hors du commun ni donné à lire la moindre ligne de ses écrits, fût-ce sous la forme de quelques pages ronéotypées, à l'odeur d'alcool, telles que l'on nous en remettait de temps à autre à l'école ou au collège avant l'ère de la photocopieuse. Je me souviens par exemple du fameux discours d'Henri Bourassa prononcé en 1910 à l'église Notre-Dame de Montréal, en réponse à un évêque irlandais qui souhaitait l'anglicisation de l'Église canadienne. Ce texte à l'encre bleue, aux caractères un peu pâteux, lu à l'âge de treize ou quatorze ans, je ne l'ai jamais complètement oublié. J'incline à penser qu'il en aurait été de même si on m'avait donné à lire ne fût-ce qu'une page

des *Écrits spirituels*, où j'aurais peut-être remarqué cette phrase : « Je me sentais portée par un autre Esprit que le mien », ou encore ce passage : « Mon corps m'était tellement à charge que je ne le portais qu'à regret. J'étais comme un petit enfant lié de toutes parts, qui est paisible et ne dit mot. Je voyais, mais de bien loin, cette paix retirée au fond de l'âme, qui acquiesçait à toutes les dispositions de Dieu, mais à peine pouvais-je percevoir cet acquiescement. » Y aurais-je compris quelque chose ? Et cela m'aurait-il empêché de perdre la foi, comme cela devait se produire quelques années plus tard ?

Peut-être aurais-je à tout le moins senti que j'étais là devant un vrai drame, et qu'entre le corps et l'âme avait lieu ici davantage que le combat ordinaire entre le bien et le mal dont me parlait le discours moral. Peut-être aurais-je saisi ce qui devait m'apparaître plus tard (j'aurais alors quinze ou seize ans) à la lecture étonnée d'*Accompagnement* de Saint-Denys Garneau : ainsi donc, on pouvait être à côté de soi, en décalage avec soi-même, on pouvait quelque part éprouver une paix, une joie ou quelque autre sentiment et, en même temps, ne pas pouvoir rejoindre celui-ci, échouer à y adhérer. L'expérience intérieure de Marie de l'Incarnation est inséparable de tels écarts, de telles discordances, d'un rapport déchirant à l'étrangeté. Il y a en elle un « oui » passionné, un abandon total qui, à certains moments, parvient à convaincre son corps au point de la faire chanter, danser, battre des mains ou même se jeter par terre, en prenant soin de se cacher de peur qu'on la tienne pour « folle ». En ces moments, elle se sent vraiment comme une Épouse qui éprouve des « privautés suaves » avec le Verbe incarné.

Mais voici qu'au contraire, en d'autres moments, le corps n'est plus que résistance, obstacle, refus, de sorte qu'il faut alors tenter par tous les moyens de le soumettre, en lui imposant de terribles souffrances : cilice, haire (chemise de crin), lit de planche. Bien que ces alternances soient banales chez les mystiques, comme toute la panoplie des mortifications, c'est le fait que cette expérience du corps et de l'âme est aussi une expérience de langage qui fait la grandeur de Marie de l'Incarnation. De prime abord, c'est quelque chose qui ressemble à l'aphasie et au pur mutisme, l'empêchant parfois même de lire, d'écrire, de prier. Mais ce n'est là qu'une étape préalable à l'apprentissage radical d'une nouvelle langue. « Épouser le Verbe », ce n'est pas seulement entretenir un rapport physique et une conversation intime avec lui, c'est littéralement apprendre sa langue : « L'âme n'a plus de désirs, elle possède le Bien-aimé. Elle Lui parle, parce qu'Il lui a parlé, et ce qu'elle parle, *ce n'est pas son langage qu'elle parle*. » Certes, nous n'avons qu'un accès indirect à cette langue surnaturelle, qu'elle définit comme un « état d'oraison ». Est-ce même encore une langue ? Quoi qu'il en soit, le poète en moi ne peut pas ne pas y reconnaître cet excès, ce débordement qui passe nécessairement par une perte, comme si l'accès à un autre langage n'était possible que dans l'expérience de ne plus pouvoir parler. On peut le dire autrement, dans un registre qui n'est pas seulement celui de la littérature : Marie de l'Incarnation révèle d'une manière fulgurante le fait que l'événement majeur de toute vie intérieure est la dépossession de soi. Se dépouiller de ce qu'on a cru être, du langage même qui nous a confortés jusqu'ici dans l'illusion de notre identité et de notre existence sociale, tel est le passage obligé vers ce noyau que des mots comme « âme », « esprit », « être », et pour certains « Dieu », parviennent tant bien que mal à nommer.

Mais le plus admirable, c'est l'aptitude qu'à cette réduction du moi à s'insérer dans un parcours, une *aventure*, au sens romanesque que lui donne Isabelle Daunais dans un essai paru plus tôt cette année [Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, ndlr]. Cette aventure se déroule en trois temps distincts, que je définirais ainsi : la division, la réclusion, la mission. Dans le premier, avant l'entrée au cloître de Tours, la vie intérieure la plus intense et le monde temporel le plus exigeant se déroulent comme sur deux pistes distinctes, inconciliables. D'un côté, Marie se trouve immergée dans le monde de la matière. Installée chez sa sœur après la mort de son mari, elle est la plus basse des servantes,